

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 14 (1984)
Heft: 11

Rubrik: Paris au fil du temps : carnet d'adresses : Colette

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Paris au fil du temps



Annette Vaillant

Carnet d'adresses

Colette

Elle portait, il me semble, un chapeau comme un petit panier renversé sur sa chevelure en broussaille, cette dame dont l'accent inhabituel surtout m'intriguait, et que les autres grandes personnes appelaient Colette. J'étais censée jouer, seule, dans un coin : j'attendais que la visite soit finie. Papa m'avait emmenée avec lui chez Sacha Guitry, dans cette maison de la rue d'Anjou qui fut celle de la Fayette, et l'on montait, à l'intérieur de l'appartement, un tout petit escalier au tapis épais, très amusant. J'adorais sortir avec papa mais, dans la rue, tout d'un coup il lâchait ma main — «Attends-moi là!» — et, après avoir traversé, il disparaissait derrière un kiosque. Cela me faisait souffrir mille morts : peut-être allait-il m'oublier sur le trottoir ? S'il revient, je lui demanderai pourquoi cette dame parlait comme les gens de la campagne. Papa ayant réapparu avec *Le Temps* reconnaissable à

son épaisseur, j'appris — pour n'y plus penser — que Colette était bourguignonne. Et je crois bien, lorsque je vis Colette «pour la première fois», vingt ans plus tard, que j'avais oublié, enfouie dans ma mémoire, l'étrange bergère au parler dru, lovée, malgré sa tenue de ville, au creux d'un très vaste fauteuil.

L'invasion de St Tropez commençait à peine avec ses bourgeois du 15 août déguisés en pirates ou en débardeurs. Poiret vieilli se promenait coiffé d'une casquette de soutier, sur le port où une tartane chargée du sable de Pampelonne entraînait parfois encore en laissant glisser ses voiles. Mais si les nouveaux venus commençaient de transformer, à l'heure de l'apéritif, la pâtisserie Sénéquier et les petits bars en rendez-vous de carnaval, du *Maquis*, la maison de Luc-Albert Moreau et de Dunoier de Segonzac, fraîche comme un refuge de moissonneurs — on n'apercevait que le clocher et les toits de tuile rose, et, au loin, le golfe tranquille. C'était peu après *La Naissance du Jour* et j'admirais Colette plus que personne au monde. A l'idée de l'approcher, de dîner avec elle au *Maquis*, mon cœur battait, j'étais follement intimidée : je n'oserais pas dire un mot... Du moins mon hâle soigné était-il bien uni et je venais, après le bain, dénudant un visage encore sans soucis, de plaquer bien en arrière mes cheveux mouillés, genre garçon de café espagnol. Cela me paraissait chic. Cependant, j'approchais, tremblante, de Colette et j'entends encore sa voix bourrue et chaude me dire, alors qu'entre ses deux mains prestes elle ébouriffait ma tête : «Du feuillage, du feuillage autour des fruits!»

Trente ans ! Il y a trente ans que Colette est morte, trente ans que la douce lueur nocturne du fanal bleu s'est éteinte.

Pour cet anniversaire funèbre, l'œuvre de Colette entre glorieusement dans la Bibliothèque de la Pléiade. Et le libraire offre en prime aux acheteurs un précieux recueil, *l'Album Colette*. Plus de cinq cents photos y tracent, avec toutes ses haltes, l'itinéraire de la vagabonde aux lèvres en accolade comme dessinées par elle-même d'un trait de plume décisif. Entre la maison natale de St-Sauveur en Puisaye et la tombe glaciale du Père-Lachaise, Colette déménagea quatorze fois. Ecolière en sarrau, adolescente aux très longues nattes blondes (oui, blondes et orgueil de Sido) «Claudine» s'en va «avec son mari habiter un petit logis triste, ne s'aperçoit pas qu'il est triste ni qu'elle n'aime pas Paris...» C'est avec Willy — rue Jacob puis rue de Courcelles — qu'elle se mue en tâcheronne appliquée de son négrier légitime. Bravant le scandale, elle vit en ménage, de 1906 à 1911, mi rue de Villejust, mi rue Georges Ville, avec la Marquise de Belbeuf, fille du duc de Morny, qui tendrement la couve. Puis elle croira, à travers les orages, au bonheur avec Henry de Jouvenel, Sidi, son second époux, rue Cortambert dans un chalet de bois fragile entouré d'un jardinnet aux vieux arbres et où va naître Bel-Gazou. Boulevard Suchet elle aura une terrasse avec pergola, mais madame Henry de Jouvenel, Colette, assise là à un bureau d'époque devant une tapisserie XVII^e ne semble pas dans son climat... Nouvelle cassure. Et nouveaux départs dans les trains de nuit des tournées. Elle reprendra souffle à l'entresol du 9 rue de Beaujolais, sous les arcades. Et puis, les Champs-Élysées. Le Marignan, un long séjour à l'hôtel Claridge avec déjà «le meilleur ami». En 38 enfin elle atteindra son havre, 9 rue de Beaujolais mais cette fois au bel étage sur les jardins du Palais-Royal. Une foule de jolis objets l'entoure, sa collection de sulfures et ses verreries étincelantes. A portée de sa main toujours le pot de grès aux larges flancs où elle puise ses stylos énormes. Les dernières années, elle travaille à demi allongée, une table enjambant son lit, et, de ce radeau amarré le long de la fenêtre, Colette voit au coucher du soleil s'allumer Vénus, l'étoile vespér.

A. V.

P.-S. Les éditions *Des Femmes* font paraître les lettres de Sido à sa fille. Colette n'aurait sans doute pas écrit *La Maison de Claudine* si elle n'avait pas eu une mère comme Sido. Nous le savions mais il faut lire toutes les lettres de cette femme exceptionnelle, hors du commun, hors des préjugés, hors de son temps.

